

EN CHINANT

A LA RECHERCHE DE SOUVENIRS

En chinant dans les brocantes, j'ai eu la surprise de trouver un livre sur Blida réalisé par Monsieur Gaston RICCI en 1930.

L'introduction nous en donne la raison ;

Je cite l'ancien maire de Blida :

" Pourquoi ce livre sur Blida ? Pour en célébrer les beautés et la révéler aux yeux de ceux qui n'ont pas encore le privilège de la connaître ".

Il concluait en parfait arabisant :

" Mon rêve ancien, poursuivi jusqu'à ce jour, sera enfin réalisé si beaucoup, en ouvrant ce livre, disent comme l'Arabe, à l'hôte accueilli avec joie : Mrahba bik ! Sois le bienvenu ! "

Piqué par la curiosité autant que par mon amour pour tout ce qui concerne ma ville jamais oubliée, je m'empressais de parcourir ce livre et allais y découvrir quelques surprises.

Je croyais bien connaître Blida pour l'avoir parcouru en tous sens dans ma jeunesse, n'en ayant évité aucun quartier même les plus reculés mais un texte d'Elisa RHAIS me fit découvrir un aspect méconnu pour moi du Blida plus ancien. Je ne puis résister à vous en lire des extraits qui rappelleront peut-être un souvenir à des plus anciens que moi.

Norbert GESSINN.

« Donc, demandez à Pot-de-Fleurs de vous montrer la Maison des Pendus, Dar Mostfa. Elle se trouve derrière le Petit Robinson, à la Porte d'Alger. Le petit sentier qui vous y conduira est tout fleuri, l'hiver, d'églantines et de violettes sauvages. La porte, taillée dans une voûte est sombre, vermoulue lourde d'un passé troublant. Tout autour, des moucharabiehs vous regardent sournoisement, de ces anciens moucharabiehs turcs, au réseau serré pour défendre le mystère. Soulevez l'anneau rouillé du heurtoir, et un gardien à la barbe blanche viendra vous ouvrir. Il est silencieux et triste ; si vous lui demandez la raison de sa mélancolie, il vous répondra : « Celui qui habite ici peut-il être gai ? » Le corridor fait un coude, pour tromper le regard ; mais, dès que vous l'avez franchi, une cour immense s'étale à vos yeux émerveillés. Quel luxe de mosaïques, de bassins de marbre, de balcons ouvragés, de grilles en arabesques, de vieux bancs de pierre ! Un charme vous prend, au seuil de cette demeure qu'on croirait inhabitée, un charme fait de la vie luxueuse et farouche qui jadis l'animait. Vous imaginez très vite les *lallates* qui se promenaient le long de ces balcons, vêtues de soie et d'or, dans le rayonnement du soleil ou

la féerie des clairs de lune ; les négresses qui traversaient les cours, soutenant des plateaux de confiserie ; les orchestres qui chantaient, pour le seigneur, la magnificence des matins, les fleurs épanouies aux terrasses ou la paix de minuit, le rossignol qui s'éveille dans les figuiers et les palmes... L'après-midi, les femmes aimaient à venir s'accouder autour de ces bassins, à y effeuiller des roses, et à laisser leur rêve suivre, au fil de l'eau, les pétales impondérables...

Puis, on vous fera visiter des salles magnifiques, au plafond en dôme, aux lucarnes garnies de vitraux, aux boiseries fouillées dans le style de Meknès. Voici la salle des festins, et voici les chambres à coucher. Voici la salle de délibération de la Djemaâ. C'est dans cette salle que les ouléma, autour de leur chef, décidèrent, après une longue résistance, d'ouvrir les portes de la ville au général de Bourmont. Et tout le harem s'en alla, hommes, femmes, enfants, vieillards, à dos de chevaux ou de mulets, vers les montagnes du Zaccar ; on dit qu'une grande partie de la caravane mourut par le froid, la faim, l'abandon...

Vous sortez dans le jardin. Le gardien vous montre le banc de pierre sur lequel le bey rendait la justice. Ici, la voix du vieil homme tremble et s'éteint : « Tuez, ordonnait le maître aux mokhaznis, tuez, fils de chiens ! » Et ce pin ! Voyez-vous ce grand pin maritime qui étale ses rameaux à l'air du large ? On pendait à ses branches les têtes des victimes, pour effrayer les voleurs et les assassins et montrer au peuple la toute-puissance du seigneur. « La nuit, vous confie le vieillard, on entend des bruits de chaînes ; des ombres se promènent entre les arbres ; quand le vent souffle dans les aiguilles du pin, on croirait la plainte des mourants, le bruit des haches qui fendent les crânes ; on voit des mains osseuses sortir de terre pour s'agripper à vous... Ce sont les âmes des morts qui réclament justice, qui redemandent leur enveloppe de chair pour vivre leur vie humaine ! »

Quelques Arabes incrédules, alléchés par le prix dérisoire de cette maison, l'achetèrent, puis la revendirent aussitôt à d'autres incrédules. Un jour, je vis un courtier venir la proposer à un négociant mozabite. Celui-ci se couvrit les yeux de ses deux mains et lui cria : « Va-t'en ! Va-t'en, ou je vais t'assommer avec mon mètre de bois ! La maison des revenants... Qu'Allah nous en préserve ! ».

... "allons nous promener dans les orangeries. Elles sont la grande parure de notre ville. Le long des routes qui rayonnent autour de Blida et dans les replis frais des montagnes qui la dominent, les orangeries poussent leur feuillage touffu, d'un vert profond, vernissé, au-dessus des troncs trapus, riches de sève. Si par bonheur, c'est le printemps, alors, dans la lumière divine, parmi le bruit des ruisseaux, le parfum de ces milliers d'arbres en fleur, mêlé à celui des roses, vous accueille, vous enveloppe ; et vous humez le souffle de Blida, souffle de béatitude et de volupté. J'ai vu d'autres orangeries renommées : j'ai vu l'Aguedal de Marrakech, les oasis du Souss, les « édens » de Jaffa, au fruit incomparable. Nulle part le déploiement des arbres n'avait cet aspect dense, prospère ; la fleur, je l'affirme, n'avait pas cette

senteur moelleuse et enivrante.

On raconte qu'un soir, l'ancêtre des marabouts de Blida, le premier Sid El Kebir, s'était penché sur une source pour se désaltérer. Soudain, dans le courant limpide, il vit se dessiner des visages de femmes ; il reconnut toutes les femmes qui avaient été siennes, elles étaient innombrables... Chacune tenait dans une main une grappe de fleurs blanches, dans l'autre un fruit jaune ; derrière chacune d'elles se découpait une masse de feuillage vert sombre. Auprès du marabout se tenait un fqih, un savant illustre qui, du Hedjaz, était venu lui faire visite.

— Fqih, lui demanda Sid El Kebir très ému, quand la vision dans l'eau se fut évanouie, connais-tu un arbre dont la feuille est presque noire, la fleur blanche comme la chair des houris et le fruit pareil à une boule d'or ?

— C'est sedjrat etchina, l'arbre de Chine, répondit le savant, c'est l'arbre du bonheur, de la richesse et de la volupté...

En souvenir de l'apparition radieuse, Sid El Kebir, au bord de l'oued, fit planter une orangerie ; et bientôt tous ses fidèles l'imitèrent...

Et je m'arrêterai là. Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte. Les belles choses et les amis, disait le chantre des Mo'allakates, sont comme le miel : n'en goûtez pas trop, vous oublieriez leur saveur. D'autres guides de marque vous conduiront ailleurs, vous montreront d'autres aspects de Blida. Pour moi, quand j'ai dû vivre quelque temps dans la vieille Europe, sous son ciel noir, parmi sa civilisation effrénée, sa folie de vitesse, ses gens toujours pressés, toujours excités, je suis immensément heureuse de retrouver Blida, son air transparent, son soleil triomphal, ses eaux pures, ses monts couronnés de neige, ses maisons joyeuses, ses marchés multicolores, ses orangeries et ses jardins de roses, et mes parents et mes amis, et ce poète arabe qui passe, chaque matin, devant ma porte, chantant la gloire du Créateur, clamant à l'azur sa joie de vivre et son insouciance de tout... »

Elisa RHAIS.